

Les chroniques de Nafassi

Chapitre 1 : Une association qui bouge

Il faisait encore chaud en cette fin d'après-midi à Mamoudzou, la lumière dorée du soleil glissant doucement sur les toits en tôle, les ruelles animées et les visages familiers des passants. Un parfum d'ylang-ylang mêlé aux fumées de brochettes s'élevait dans l'air, tandis que les enfants jouaient au ballon sur le parvis d'une vieille maison crépie de blanc et de bleu. C'était ici, dans ce bâtiment modeste aux volets délavés par le sel, que battait le cœur de l'association Nafassi.

À l'intérieur, les murs étaient couverts de photos d'anciennes missions : des visages souriants, des quartiers nettoyés, des scènes de soins simples mais sincères. Une grande table en bois, entourée de chaises dépareillées, occupait le centre de la salle principale. Un tableau blanc, à moitié effacé, portait encore des mots d'encouragement écrits en lettres irrégulières.

Khaled, le coordinateur, était déjà là, accoudé à la fenêtre ouverte, le regard perdu sur les collines au loin. Ancien infirmier, il avait une allure soignée mais décontractée, avec ses cheveux courts poivre et sel, et ses lunettes posées au bout du nez. Sa voix, douce mais assurée, savait capter l'attention de ceux qui croisaient sa route. Lui, il avait connu les urgences, les nuits sans sommeil, mais ici, il avait trouvé une autre forme de soin, plus collective, plus enracinée dans la communauté.

Autour de la grande table, quelques jeunes étaient déjà installés, discutant à voix basse ou consultant leur téléphone, impatients de connaître la prochaine mission. Chacun avait son parcours, son histoire, mais tous étaient venus chercher ici un sens nouveau, une occasion de se rendre utile.

Un bruissement de pas précipités fit vibrer le plancher en bois.

— Désolée, Khaled, j'suis en retard ! s'excusa Rokia, en entrant en vitesse.

Elle avait les cheveux attachés en un chignon lâche et n'était pas très grande, mais son énergie débordait dans chacun de ses gestes. Depuis qu'elle avait rejoint la filière Agent d'Aide à la Personne au RSMA, elle avait trouvé un sens, une vocation presque, à s'occuper des anciens. Son propre grand-père lui avait transmis cet amour du respect des aînés, et elle portait cela comme une flamme.

— Ce n'est pas grave, Rokia, on t'attendait. Installe-toi, répondit Khaled avec un sourire.

Derrière elle, Hachim entra à son tour, un peu essoufflé, son sac à dos en bandoulière. Plus grand que Rokia, il avait une démarche hésitante, toujours en retrait. Etudiant Agent Sanitaire

et Propreté également au RSMA, il rêvait de prouver qu'il était capable, mais se laissait souvent envahir par ses doutes. Ce n'était pas la volonté qui lui manquait, juste l'assurance.

— Bonsoir tout le monde... Je n'ai rien raté, si ? demanda-t-il, un peu inquiet.

— Non, Hachim, c'est parfait. Allez, on commence, répondit Khaled en refermant la porte.

Dans un coin de la pièce, Tima, la formatrice, observait la scène en silence. Grande, droite comme un I, elle portait un pagne noué autour de la taille, par-dessus un tee-shirt noir. Sa réputation la précédait : exigeante, mais juste. Ceux qui travaillaient bien avec elle finissaient par l'apprécier, et les autres, par la craindre un peu. Elle salua les jeunes d'un signe de tête, croisant les bras.

— Vous êtes motivés ce soir ? lança Khaled, en s'appuyant sur la table. Parce qu'on a une nouvelle mission, et ce ne sera pas simple.

Les regards se tournèrent vers lui, curieux. Hachim redressa légèrement son dos, Rokia fronça les sourcils, attentive.

— Le quartier de Kaweni a été touché par la grande marée de la nuit dernière. Les eaux ont envahi certaines ruelles, emportant déchets et saletés, et l'odeur devient insupportable. Les habitants nous ont appelés à l'aide. Ils ne peuvent pas tout faire seuls. Ce sera à nous de leur donner un coup de main.

Après un silence pour laisser à tous le temps d'assimiler la nouvelle, il reprit :

- Tima sera là pour superviser. Ce sera l'occasion d'apprendre sur le terrain. Rokia, ton équipe et toi, vous irez voir les personnes fragiles, leur proposer un soutien, vérifier leur état.

Tima se leva alors.

— Je vous le dis tout de suite : si vous n'êtes pas prêts à vous retrousser les manches, il vaut mieux rester chez vous. Mais si vous venez, c'est à fond. Compris ?

Un murmure d'approbation se fit entendre.

— Bien, dit Khaled. Rendez-vous demain matin, 7 heures, devant le local. On prendra le matériel et on part ensemble.

Rokia se leva d'un bond.

— Moi je viens, c'est sûr.

Hachim hésita encore, puis leva timidement la main.

— Moi aussi.

Khaled rangea ses papiers, referma le tableau blanc, et ouvrit la porte. La nuit tombait doucement sur Mamoudzou, et dehors, les bruits de la ville continuaient.

Chapitre 2 : Les marées laissent des traces

Le ciel pâlisait à peine lorsque le local de l'association Nafassi s'anima doucement. Le portail grinça en s'ouvrant, laissant passer un flot de voix familières, de rires étouffés, de salutations lancées à la volée. Les jeunes étaient ponctuels pour une fois. Habités aux rendez-vous matinaux, ils savaient que les meilleures journées commençaient souvent les pieds dans la boue, les mains occupées à remettre un bout de quartier debout.

Ce matin, Rokia arriva en avance. Elle salua Madi, qui nettoyait la cour avec application, balayant feuilles et poussière comme pour conjurer l'ampleur de la tâche à venir.

— Tu n'as encore pas dormi, Madi ? sourit-elle.

— Si, si... Un peu, répondit-il avec un clin d'œil. Mais j'aime bien être là tôt, ça me met en forme.

Dans la grande pièce, Fatouma et Nadjim vérifiaient le matériel pendant que Khaled faisait le point sur les derniers préparatifs. Les gants s'alignaient par paquets, les masques étaient triés, les bottes inspectées une à une. Ils avaient appris à ne rien laisser au hasard.

Hachim poussa la porte, les cheveux encore humides d'une douche trop rapide.

— Y'aura des habitants pour nous aider cette fois ? demanda-t-il en accrochant sa veste.

— On verra bien, répondit Fatouma. Mais vu l'état des lieux, ils n'auront peut-être pas le choix.

— Et puis, ajouta Nadjim, on n'est pas là pour faire joli non plus. Si on doit y aller à fond, on y va.

Khaled arriva, un peu plus tard, accompagné de Tima, aussi stricte que d'habitude, déjà concentrée. Il fit rapidement l'appel, sans formalisme. Chacun savait ce qu'il avait à faire.

— Kaweni a pris cher, expliqua-t-il. La mer est montée jusqu'à la rue principale, et les caniveaux sont bouchés. On a eu un message d'une habitante qui dit que ça sent mauvais, que les enfants tombent malades.

Un silence pesant s'installa.

— Bon, on a déjà vu pire, non ? lança Madi, pour alléger l'atmosphère.

— Pire peut-être, mais pas plus sale, grimaça Nadjim.

Les visages se fermèrent. Puis, Rokia se leva.

— Allez, on y va. Si on commence à râler, on ne finira jamais.

Le minibus fila à travers les rues encore calmes de Mamoudzou, chargé de jeunes déterminés, d'outils et d'envies de bien faire. En chemin, les discussions allaient bon train, mêlant souvenirs de précédentes missions et suppositions sur ce qu'ils allaient trouver.

— Tu te rappelles, la fois des déchets à Doujani ? demanda Hachim à Fatouma.

— Ouais, je m'en souviens... Tu avais failli tomber dans le fossé, rigola-t-elle.

— Eh ben là, j'veais faire attention, promit-il.

Quand ils arrivèrent à Kaweni, une odeur lourde et tenace les accueillit, leur coupant le souffle un instant. L'eau s'était retirée, laissant derrière elle un chaos de détritiques marins, de boue noire, et d'objets brisés. Les habitants, fatigués, les attendaient sur le pas de leurs maisons.

— On vous attendait, Nafassi... Bienvenue, dit un vieil homme, en s'avancant lentement vers Khaled.

— Merci, papa Soibah, répondit Khaled avec respect. On va faire au mieux.

Les jeunes descendirent, habitués à ce genre d'accueil. Ils s'équipèrent rapidement. Les bottes claquaient sur le sol, les gants crissaient, les masques se plaçaient.

— Par groupes de trois, ordonna Tima. On commence par dégager les caniveaux. Hachim, Rokia, Nadjim, avec moi.

Le travail débuta sans attendre. Les déchets étaient lourds, gonflés d'eau, collants. Les sacs se remplissaient vite, les bras tiraient, les jambes peinaient à avancer sur ce sol instable.

— C'est pire que ce que je pensais, grogna Nadjim en tirant une planche d'un tas de boue.

— Mais au moins, ça se voit qu'on bosse, répondit Rokia, son front couvert de sueur.

Plus loin, Fatouma aidait une femme à sortir un matelas trempé de sa maison.

— On ne va pas pouvoir le sauver, chuchota la femme, les larmes aux yeux.

— Ce n'est pas grave, on va vous en trouver un autre, promit Fatouma. Mais faut d'abord nettoyer ici.

Madi, lui, plaisantait avec des enfants, tout en ramassant des débris.

— Hé, les petits, vous m'aidez ou vous regardez ?

— On regarde, tonton !

— Eh ben, vous êtes bien comme les vieux, toujours à commenter !

Un peu plus loin, Rokia aperçut une femme assise devant une maison encore plus endommagée que les autres. Elle s'approcha.

— Bonjour, vous allez bien ?

— Ça va, ma fille. Mon mari est parti chercher de l'aide... Moi, je reste là, je ne veux pas laisser la maison.

— On va nettoyer ici aussi. Vous avez besoin d'eau, de quelque chose ?

La femme hocha la tête. Rokia retourna chercher une bouteille. Quand elle revint, Hachim la rejoignit.

— Faut qu'on s'occupe du coin derrière, y'a plein de sacs coincés, dit-il.

— T'inquiète, je viens. On va les sortir ensemble.

Le temps passa vite, rythmé par les gestes mécaniques, les échanges rapides, les encouragements lancés à voix haute. La chaleur montait, mais personne ne ralentissait. Ils avaient déjà vécu ça, Nafassi était souvent appelée dans ce genre de situations.

À midi, quand ils s'arrêtèrent enfin, les jeunes étaient sales, fatigués, mais leurs yeux pétillaient.

— On avance bien, dit Khaled. Mais on revient demain pour finir.

— Ils sont contents de nous voir, ajouta Madi, assis sur un muret. C'est pour ça que je reviens toujours.

Rokia, adossée à un arbre, regarda le quartier nettoyé, le sol plus clair, l'air plus respirable.

— Moi aussi, murmura-t-elle. J'crois que j'aime bien être là.

Et autour d'elle, les autres hochèrent la tête avec approbation. Ils formaient une belle équipe.

Chapitre 3 : Le marché aux rats

Quelques semaines plus tard, devant le local de Nafassi, l'atmosphère était électrique, malgré la chaleur étouffante qui accompagnait un ciel bas et gris. Les jeunes, en cercle autour de Khaled, attendaient les consignes.

— Aujourd'hui, on va au marché de Passamaïnty, annonça-t-il, les bras croisés. Les commerçants se plaignent de rats qui envahissent les étals la nuit. Et devinez quoi ? Ils ne veulent pas vraiment de nous.

— Ah bon ? Pourquoi ? s'étonna Nadjim.

— Ils pensent qu'on va leur faire perdre du temps, ou que ça va faire fuir les clients, expliqua Tima, l'air sérieux. Mais les rats, eux, ils ne fuient pas. Et si on ne fait rien, ça va empirer.

Rokia fronça les sourcils.

— Ils préfèrent garder les rats que nous voir les aider ?

— C'est souvent comme ça, soupira Fatouma. Les gens ont peur qu'on leur dise quoi faire.

— C'est pour ça que je compte sur vous pour être pro, ajouta Khaled. On intervient proprement, on explique bien, et si ça bloque, on gère. Ce n'est pas juste du nettoyage aujourd'hui, c'est aussi de la discussion.

Les regards se croisèrent. Ce ne serait pas une mission facile, mais l'équipe en avait vu d'autres. Ils chargèrent les pièges, les seaux, les produits de désinfection, et montèrent dans le minibus, direction le marché.

Le marché de Passamaïnty était déjà plein de vie quand ils arrivèrent. Les vendeurs criaient leurs prix, les clients se pressaient entre les étals, et des odeurs puissantes de poisson, d'épices, et de friture saturaient l'air. Derrière les stands, pourtant, la réalité était moins colorée. Des ordures s'amoncelaient dans les coins sombres, et les traces laissées par les rats ne laissaient aucun doute sur leur présence.

— On va commencer par là, indiqua Tima en pointant une allée moins fréquentée.

Ils s'étaient réparti les rôles : Fatouma et Madi installeraient les pièges, Hachim et Nadjim nettoieraient les endroits critiques, pendant que Rokia et Khaled iraient parler aux commerçants, tenter de les rassurer.

À peine avaient-ils commencé à sortir le matériel qu'une voix tonna derrière eux.

— Qu'est-ce que vous faites là, vous ?!

Un homme, la cinquantaine, grand, les yeux méfiants, s'approcha d'un pas décidé.

— C'est notre marché ici, pas besoin de vos trucs, c'est propre !

— Bonjour, monsieur, répondit Khaled calmement. On vient juste aider, pas tout changer.

— Aider ? Vous croyez qu'on n'a pas de balais ?! Ce ne sont pas vos gosses qui vont nous apprendre à nettoyer !

Tima s'avança, son regard perçant fixant l'homme.

— Et les rats, vous les balayez aussi ?

L'homme resta silencieux un instant, puis recula d'un pas, grognon.

— Faut pas faire peur aux clients, c'est tout.

— Si on laisse les rats se balader, c'est pire, intervint Rokia, poliment. On sera discrets, promis.

Il les observa, encore hésitant, puis haussa les épaules.

— Faites vite.

Le travail reprit, méthodique. Madi s'occupait de glisser des pièges sous les caisses en bois, pendant que Nadjim dégorgeait les caniveaux obstrués.

— Tu sais ce qu'on devrait faire ? lança-t-il en plaisantant. Des pièges pour les mauvaises langues !

— Chut, murmura Hachim, y'en a qui nous écoutent.

Rokia, elle, allait de stand en stand, expliquant, rassurant, écoutant.

— Si vous voyez un piège, n'y touchez pas, d'accord ? On viendra les enlever demain matin.

Peu à peu, la méfiance laissa place à une forme de curiosité. Une vendeuse de bananes s'approcha de Fatouma.

— Vous faites ça souvent ?

— Oui, un peu partout. Ce n'est pas la première fois qu'on chasse les rats.

— C'est bien, ça. Y'en a trop, même les chats en ont peur maintenant.

Plus loin, Khaled aidait Hachim à désinfecter un mur plein de traces.

— Frotte bien là, Hachim. Tu vois, c'est ici qu'ils passent. Faut enlever toute l'odeur.

— Ils ne reviendront pas après ?

— Pas si on fait bien le boulot. Et si les commerçants continuent à garder leur coin propre.

La journée avançait, sous la chaleur et les regards, entre sueur et sourires en coin. À force de voir les jeunes s'activer, les commerçants commencèrent à comprendre. Certains apportèrent même de l'eau, des fruits.

— Merci, dit simplement l'homme grognon du matin, en passant à côté de Khaled.

— Merci à vous de nous avoir laissé faire, répondit-il.

Le marché avait changé d'ambiance. Les coins sombres paraissaient moins menaçants, et l'équipe de Nafassi, fatiguée mais satisfaite, reprenait ses affaires.

— Tu as vu ? Même les plus râleurs ont fini par être sympas, glissa Nadjim.

— Comme quoi, faut toujours tenter, sourit Rokia.

— On revient demain vérifier les pièges, rappela Tima. Mais vous avez bien bossé. Ce n'était pas gagné.

Khaled les regarda, fier.

— Aujourd'hui, vous n'avez pas seulement nettoyé un marché. Vous avez gagné leur respect. Et ça, c'est encore plus important.

Les jeunes hochèrent la tête. Une mission de plus, un défi relevé, et la sensation de faire partie de quelque chose de grand, à leur échelle.

Chapitre 4 : La maison oubliée

La chaleur de la veille semblait s'être installée pour de bon. Après leur intervention au marché de Passamaïnty, l'équipe de Nafassi n'avait pas vraiment eu le temps de souffler.

Rokia y repensait encore alors qu'elle franchissait le portail du local ce matin-là. Elle se revoyait discuter avec la vendeuse de bananes, observer les enfants courir entre les stands, et ressentait toujours cette fierté discrète d'avoir aidé, même un peu.

Ce matin, l'ambiance était différente. Plus calme, plus lourde. Les jeunes parlaient moins fort, comme s'ils sentaient que la mission du jour n'aurait rien de bruyant ni de spectaculaire.

— Tu as vu Khaled ? demanda Rokia en déposant son sac.

— Pas encore. Mais Tima a dit qu'il avait une mission spéciale pour nous, répondit Fatouma, qui préparait du thé.

Hachim entra à son tour, visiblement encore marqué par la veille.

— Vous croyez qu'on va retourner au marché ? demanda-t-il en enlevant ses chaussures.

— Non, je ne pense pas. Ils ont dit que c'était ailleurs, murmura Nadjim.

Quelques minutes plus tard, Khaled poussa la porte, un dossier à la main, l'air grave.

— J'ai eu un appel hier soir, commença-t-il. Une voisine inquiète, dans un quartier près de Cavani. Elle s'occupe, comme elle peut, d'une vieille dame qui vit seule dans une maison à moitié effondrée. Personne ne vient la voir. Et l'endroit est devenu presque inhabitable.

Un silence s'abattit sur la pièce.

— On y va ? demanda Rokia, d'une voix douce.

— Oui. Mais c'est une intervention sensible. On ne va pas juste nettoyer. Il va falloir parler, comprendre, et faire doucement. Hachim, Rokia, vous venez avec moi.

Tima acquiesça.

— Nadjim, Madi, vous préparez le matériel, au cas où on doit dégager des choses lourdes plus tard. Mais pour commencer, on y va à trois.

La route vers Cavani était bordée de manguiers remplis de fruits mûrs. Le quartier, en retrait, semblait tranquille, presque figé. Les maisons, alignées le long d'un chemin de terre, étaient simples mais vivantes. Sauf une. En s'arrêtant devant, Rokia sentit son cœur se serrer. Le mur d'enceinte s'était effondré, et la végétation envahissait l'entrée. Le toit, en tôle rouillée, semblait prêt à céder.

Une femme les attendait devant.

— Merci d’être venus, souffla-t-elle. Elle s’appelle M’balia. Je fais ce que je peux, mais... je ne peux pas tout.

Khaled la remercia, puis se tourna vers Rokia et Hachim.

— On entre doucement. Pas de gestes brusques.

La porte, à moitié arrachée, grinça. L’intérieur était sombre. Une odeur d’humidité, de renfermé, de vieux tissus flottait dans l’air. Le sol était encombré de sacs, de vêtements, de vaisselle sale. Assise sur un vieux matelas, une femme, frêle, le regard perdu, les observait.

— Bonjour, maman, murmura Khaled. On vient vous aider un peu. On ne va rien jeter sans vous demander.

Elle ne répondit pas, mais ses yeux se posèrent sur Rokia avec curiosité.

— Je m’appelle Rokia, dit la jeune fille en s’agenouillant près d’elle. Vous avez besoin de quelque chose ?

M’balia leva la main, doucement, pour toucher le bras de Rokia.

— De l’air... murmura-t-elle. Juste un peu d’air.

Rokia se leva, ouvrit les volets, laissant la lumière envahir la pièce. Hachim, un peu à l’écart, observait tout, mal à l’aise.

— Je... je commence à dégager un peu, proposa-t-il.

— Oui, mais vas-y doucement, répondit Khaled.

Les heures passèrent lentement. Rokia lava une bassine, changea les draps, mit un peu d’ordre autour de M’balia, tout en lui parlant, lui racontant des choses simples. Hachim, de son côté, sortait les sacs, ouvrait les fenêtres, respirant fort entre chaque aller-retour.

— Je ne pensais pas que c’était comme ça, chuchota-t-il à Rokia, pendant une pause.

— Moi non plus, mais regarde... elle respire mieux déjà, non ?

— Ouais. Et moi, j’sais pas pourquoi, mais je ne veux pas m’arrêter.

Vers midi, la maison avait changé de visage. Ce n’était pas parfait, mais l’air y circulait, et M’balia avait retrouvé un peu de couleur. La voisine revint avec un plat de riz et de poisson.

— Ce n’est pas grand-chose, dit-elle. Ça vous permettra de déjeuner.

Khaled prit Rokia et Hachim à part.

— Je suis fier de vous. Vous avez été d’une remarquable efficacité, on aura terminé d’ici une heure.

Hachim hocha la tête.

— Je veux revenir dans quelques jours, voir si elle va bien.

Rokia sourit.

— Moi aussi.

Deux heures plus tard, ils quittèrent la maison le cœur un peu serré, mais fiers. Derrière eux, M'balia, assise à l'ombre, les regardait partir, sa main levée dans un au revoir fragile.

Chapitre 5 : Feu et cendres

L'odeur de fumée flottait encore dans l'air lorsque Rokia, Hachim, Nadjim et Fatouma arrivèrent ce matin-là. La nuit avait été agitée pour tout le quartier de M'tsapéré, et les habitants étaient debout depuis l'aube, les yeux rouges et fatigués. Une case avait pris feu, emportant avec elle non seulement les murs, mais aussi les souvenirs, les vêtements, les objets du quotidien. Par chance, personne n'avait été blessé, mais deux familles avaient tout perdu.

Khaled, en tête du groupe, s'arrêta devant les ruines. Les tôles noircies s'étaient tordues sous la chaleur, et il ne restait des cloisons que quelques planches calcinées. Les jeunes, silencieux, observaient la scène. Ce n'était pas la première fois qu'ils intervenaient après un incendie, mais chaque fois, la douleur des autres leur revenait en pleine figure.

— On va nettoyer, oui, expliqua Khaled, en se tournant vers eux. Mais surtout, on va écouter.

Tima s'approcha, pointant du doigt les zones les plus risquées.

— Faites attention aux clous, aux bouts de verre. Restez groupés.

Hachim, d'un pas plus sûr qu'à l'habitude, s'avança, une pelle à la main.

— Je prends ce côté, Khaled ?

— Oui. Mais prends ton temps. Et si tu sens que c'est trop, tu me dis.

Il hocha la tête, déterminé. Rokia, elle, repéra une femme assise à l'écart, un enfant sur les genoux. Elle s'approcha doucement, s'accroupit.

— Bonjour, je m'appelle Rokia. Vous voulez de l'eau ?

La femme leva les yeux, hagarde.

— C'était notre maison... Tout est parti.

— Je sais. On va vous aider à y voir plus clair. Pas tout de suite, mais ça va revenir.

L'enfant serrait une petite chaussure brûlée contre lui, comme s'il refusait de la lâcher. Rokia posa doucement la main sur son bras.

— Tu veux qu'on la nettoie un peu, ta chaussure ?

L'enfant hocha la tête. C'était peu, mais c'était un début.

Le travail avançait lentement. Sous les cendres, les jeunes découvraient les restes de vie : une casserole fondue, un cahier noirci, une photo partiellement épargnée. Chaque objet était traité avec respect, posé sur une bâche pour être montré aux familles plus tard.

Hachim, le visage couvert de suie, ne reculait pas.

— Tima, regarde, on peut enlever cette poutre.

— Attends, je t'aide, lança Nadjim.

En forçant un peu, ils firent tomber la poutre de côté, dans un nuage de poussière.

— Bien, souffla Tima. Vous avez fait du bon boulot.

Hachim sourit, fier de lui.

Plus loin, Khaled s'était assis avec un vieil homme, visiblement le père de l'une des familles. Ils parlaient à voix basse, mais Rokia, en passant, surprit quelques mots.

— Moi aussi j'ai perdu une maison, un jour. Pas ici. Là-bas, à Moroni. On a dû tout recommencer.

— Comment on fait ? demanda l'homme.

— On fait comme on peut. Mais on n'est jamais seul.

En fin de matinée, la zone était dégagée. Les habitants avaient commencé à monter des bâches, quelques voisins avaient apporté du riz, de l'eau, des couvertures. L'équipe se regroupa sous un manguier, reprenant son souffle.

— Vous avez été solides, dit Khaled. Ce genre de mission, ça use. Mais vous avez tenu.

— C'est plus dur quand ce sont les gens qu'on connaît, murmura Fatouma. J'ai grandi pas loin d'ici.

— C'est pour ça qu'on fait ça, répondit Tima. Parce qu'un jour, ça pourrait être nous.

Alors que les autres retournaient au local, Rokia se tourna vers Hachim.

— Ça te dit, on va voir M'balia ? Je lui ai promis qu'on reviendrait.

— Ouais, bonne idée. J'y pensais justement.

Ils marchèrent jusqu'à Cavani, la chaleur maintenant lourde sur leurs épaules. En chemin, ils ne parlèrent presque pas, chacun repensant à ce qu'ils avaient vu. Devant la petite maison de M'balia, la végétation semblait moins envahissante qu'avant. La porte était ouverte, et la vieille femme assise dehors, à l'ombre.

— Vous êtes revenus, dit-elle, un sourire fin aux lèvres.

— Oui, on voulait voir comment vous alliez, répondit Rokia.

— Ça va... Un peu mieux, avec l'air qui passe.

Ils restèrent un moment, à discuter, à l'écouter parler de son passé, de ses souvenirs qui résistaient au temps. Et en repartant, Hachim se retourna une dernière fois.

— C'est bizarre. Ce matin, j'avais peur de pas savoir quoi dire. Mais là, je me sens bien.

Rokia acquiesça, le regard doux.

— Peut-être parce que tu as enfin compris que tu étais à ta place.

Chapitre 6 : L'eau qui rend malade

Le quartier de Doujani, niché entre les collines et les mangroves, semblait calme en apparence. Pourtant, derrière les maisons aux murs colorés, un problème plus sournois menaçait la santé des habitants. Un petit point d'eau, à l'origine une source claire utilisée depuis des générations, avait peu à peu été envahi par la boue, les détritiques, et les rejets des alentours. L'eau stagnait, sentait mauvais, et les enfants y jouaient encore, inconscients du danger.

Lorsque l'équipe de Nafassi arriva ce matin-là, Khaled leur montra la source du doigt.

— Voilà ce qu'on est venus voir. Ce bassin, les gens s'en servent toujours, mais il est pollué. Les maladies commencent à apparaître.

— Et on fait quoi ? On ne peut pas creuser un puits, murmura Nadjim, sceptique.

— Non, on ne va pas creuser. Mais on va nettoyer, et on va réfléchir à une solution.

Tima s'approcha du bord, fronçant les sourcils devant l'eau trouble.

— Si on enlève juste les déchets, ça ne suffira pas. Faut que ça coule, sinon ça va revenir.

Hachim observait le terrain. Le ruisseau qui devait alimenter le bassin était bouché par des branchages, des sacs, des plastiques coincés dans la vase.

— Si on dégage là-bas, l'eau pourrait circuler ?

— Peut-être, répondit Tima. Mais il faut qu'on fasse ça bien.

Alors qu'ils s'équipaient, une silhouette s'approcha, s'appuyant sur une canne en bois sculptée. Soibah, le doyen du quartier, les salua d'un signe de tête.

— Vous êtes venus pour l'eau, les enfants ?

— Oui, répondit Khaled avec respect. On veut essayer de la rendre plus propre.

— Vous savez, cette source, elle donnait de l'eau fraîche, avant. Ce sont les anciens qui l'avaient creusée. Ce n'est pas un endroit qu'on oublie, ici.

— Justement, on ne veut pas l'oublier, dit Rokia. Vous pourriez nous aider ?

Soibah sourit, amusé.

— Vous êtes jeunes, mais vous écoutez. C'est bien. J vais vous montrer quelque chose.

Pendant que certains dégageaient les abords du bassin, Soibah mena Khaled et quelques jeunes vers un ancien système d'écoulement, presque invisible sous la végétation. C'était un petit canal, creusé à la main, qui permettait jadis à l'eau de s'écouler vers la ravine en contrebas.

— Les anciens avaient compris que l’eau, il ne faut pas la laisser stagner. Vous croyez que vous pouvez rouvrir ça ?

— On peut essayer, répondit Hachim, déterminé.

— Avec des pelles et des machettes, et un peu d’huile de coude, on va y arriver, ajouta Nadjim.

Le travail fut dur. Sous le soleil brûlant, ils dégageaient la terre, les racines, les cailloux. Rokia, trempée de sueur, retirait les sacs plastiques qui obstruaient le passage, pendant que Fatouma ramassait les déchets entassés au fond du bassin.

— Ce n’est pas croyable ce qu’on jette dans l’eau, gronda-t-elle. Comment on peut faire ça à sa propre source ?

— Parce qu’on ne voit plus le lien, répondit Tima. Quand on oublie que l’eau, c’est la vie, on s’en fiche.

Peu à peu, l’eau reprenait son chemin. Un filet, d’abord mince puis plus large, s’échappa du bassin, suivant le tracé ancien du canal.

— Ça bouge ! s’écria Hachim.

Soibah, appuyé sur sa canne, regardait, fier.

— Voilà. Vous avez réveillé la source.

À la fin de la journée, l’eau, encore trouble, s’écoulait désormais. Le bassin, nettoyé, respirait à nouveau. Khaled rassembla l’équipe.

— On a fait ce qu’on pouvait. Et vous avez appris quelque chose de plus grand.

— Que sans les anciens, on ne comprend pas grand-chose ? lança Nadjim en souriant.

— Exactement, répondit Khaled. Et que même sans gros moyens, on peut faire beaucoup, si on réfléchit ensemble.

Rokia s’assit sur une pierre, les pieds trempant dans l’eau fraîche.

— Ce n’est pas fini, mais c’est un début.

— On reviendra, Soibah. Pour surveiller que ça reste propre.

— Vous serez les gardiens, alors. Moi, je vous fais confiance.

Ce soir-là, en quittant Doujani, les jeunes étaient fatigués, mais fiers d’avoir redonné aux habitants de ce quartier une source d’eau plus pure.

Chapitre 7 : Soins en période de jeûne

Le mois de Ramadan avait commencé depuis quelques jours, et tout dans la ville semblait avoir ralenti. Les rues de Mamoudzou, d'ordinaire si bruyantes, résonnaient de pas plus légers, de voix plus basses, de gestes plus mesurés.

Au local de Nafassi, l'ambiance était à l'écoute et au repos. Ce matin-là, Khaled s'adressa à l'équipe :

— On va alléger le programme pendant le mois sacré. Pas de grosses interventions. Mais il y a des choses à faire. Des visites, des soins simples, du soutien.

Rokia, voilée d'un léger foulard noué sur la nuque, leva les yeux.

— On va voir les mamans âgées ?

— Oui. Celles qui jeûnent, mais qui sont fragiles. On ne va pas les brusquer. Juste être là, les accompagner.

Tima ajouta, en feuilletant son carnet :

— Rokia, tu prends deux jeunes avec toi, vous passerez chez Mama Fatima, Mwana Ousseni, et Acha. Vous vérifiez qu'elles vont bien. Hachim, tu pars avec elle.

Hachim hocha la tête, un peu hésitant.

— Je ne connais pas bien ce qu'on doit faire...

— Tu apprendras. Là, c'est surtout ton cœur qu'il faut ouvrir.

Ils partirent à pied, marchant tranquillement à travers les ruelles ombragées. La ville, en journée de Ramadan, semblait s'être mise en veille. Les magasins ouvraient à peine, les enfants jouaient sans bruit, et les odeurs de cuisine, d'habitude si fortes, étaient absentes.

La première maison était celle de Mama Fatima, une femme aux cheveux blancs tirés sous un foulard fleuri, connue pour sa gentillesse et ses conseils. Rokia frappa doucement à la porte.

— Assalamu alaykum, Mama...

— Wa alaykum salam, mes enfants. Entrez, entrez.

L'intérieur était frais, les volets entrouverts. Mama Fatima était assise, les mains sur les genoux.

— Je vais bien, je vous assure. Juste un peu de fatigue.

— C'est normal, mais il ne faut pas trop forcer, répondit Rokia en prenant sa tension.

Hachim et les deux autres jeunes recrues restaient en retrait, observant.

— Je peux faire quelque chose ? murmura-t-il.

— Va chercher un peu d'eau fraîche. Pas pour elle, mais pour lui, indiqua Rokia en montrant un voisin qui passait la tête par la porte.

— Moi, je ne jeûne pas, je suis malade, expliqua le vieil homme.

Hachim s'exécuta, puis revint, déposant doucement le verre sur la table.

La journée se poursuivit ainsi. Chez Mwana Ousseni, Rokia lava doucement les pieds de la vieille dame, gonflés par la chaleur.

— Je ne peux rien avaler avant ce soir, dit-elle. Mais ta présence, c'est comme un repas pour moi.

Chez Acha, une veuve silencieuse, ils rangèrent la cour, balayant les feuilles mortes, remettant en place les coussins.

— Vous revenez après Ramadan ? demanda-t-elle, en souriant.

— Oui, promis, répondit Rokia.

Sur le chemin du retour, Hachim s'arrêta un moment.

— C'est bizarre, je n'ai rien fait de difficile aujourd'hui. Mais je suis fatigué, et... apaisé.

— Parce que tu as appris à être là, sans parler, sans agir trop vite, répondit Rokia.

— J'ai vu... Tu as attendu qu'elles te parlent, tu n'as pas tout de suite proposé de faire.

— C'est comme ça. Pendant le jeûne, tout est plus lent. Mais plus profond.

Ils marchèrent encore un peu, croisant d'autres jeunes de l'association, échangeant des salams discrets.

Au local, le soir tombait doucement. Les premiers appels à la prière montaient des mosquées proches. Les jeunes s'étaient retrouvés, assis en cercle, partageant quelques dattes, un peu d'eau, et beaucoup de silence.

— Ça vous a plu ? demanda Khaled.

— Oui, répondit Hachim avec un sourire. C'était différent.

— C'est souvent dans ces moments-là qu'on comprend ce qu'aider veut dire.

Rokia regarda autour d'elle, les visages détendus de ses camarades. Elle avait passé une superbe journée à rendre service.

Ce soir-là, la nuit semblait plus douce. Le ciel étoilé au-dessus de Mamoudzou enveloppait la ville d'une paix silencieuse. Et dans le cœur des jeunes de Nafassi, une autre lumière brillait, discrète mais tenace : celle d'avoir compris que parfois, ne pas agir, mais juste être présent, c'était déjà beaucoup.

Chapitre 8 : Une école en alerte

Quelques semaines s'étaient écoulées depuis la fin du Ramadan. La pluie s'était remise à tomber, fine et persistante, imbibant la terre rouge et les chemins de boue. Le ciel gris semblait peser sur les toits, et l'air humide collait aux vêtements, alourdissant les pas. Ce matin-là, au local de Nafassi, l'ambiance était tendue.

Khaled tapota la table du doigt, regardant les jeunes un par un.

— On a une urgence. Une école primaire à Kawéni a été touchée par une épidémie de gale. Les enfants sont renvoyés chez eux, les salles sont fermées. On nous a appelé pour désinfecter les lieux.

— La gale ? répéta Fatouma, surprise. Ça existe encore ?

— Oui. Et plus souvent qu'on ne le croit, répondit Tima, le visage fermé. Ça se propage vite quand les conditions ne sont pas bonnes.

— On doit faire quoi ? demanda Nadjim.

— Nettoyer, désinfecter, laver. Il n'y a que ça qui puisse ralentir l'épidémie.

Le minibus s'engagea sur la route glissante qui menait à l'école. En arrivant, les jeunes furent frappés par le silence. Les cours étaient vides, les volets fermés. La directrice les attendait à l'entrée, l'air épuisé.

— Merci d'être venus, souffla-t-elle. On n'a pas les moyens de faire plus. On a besoin de vous.

Elle les guida à travers les couloirs. Les murs étaient défraîchis, les plafonds humides. Dans certaines classes, des matelas traînaient au sol, les tables étaient bancales, les vitres cassées.

— C'est ici que les enfants dorment parfois, expliqua-t-elle. Certains restent tard, leurs parents travaillent loin.

Rokia sentit une boule dans sa gorge. Hachim, lui, n'osait pas parler.

— Allez, au travail, dit Tima. On s'équipe et on y va.

Gants, masques, produits désinfectants. Les jeunes s'activèrent, d'abord méthodiquement, puis plus intensément, comme pour effacer l'injustice du lieu. Rokia frottait les bancs, les murs, les poignées de porte. Chaque geste la ramenait à l'image des enfants, leur peau fragile, leurs rires absents.

— Regarde ça, lança Nadjim en montrant un seau troué. Ils se lavent avec ça ?

— On dirait bien, répondit Fatouma. Et après, on s'étonne qu'ils tombent malades.

Dans la salle des maîtres, Khaled ouvrit un cahier oublié.

— « Liste des élèves malades » ... Ils sont quinze, dit-il. Quinze.

Le travail avançait lentement, silencieux mais efficace. L'eau souillée s'écoulait, les chiffons se noircissaient, et les jeunes continuaient, plus déterminés que jamais. Hachim, les mains rouges d'avoir frotté, s'arrêta un instant.

— J'pensais pas que c'était comme ça. Une école, ça devrait être beau.

— Ça devrait, répondit Rokia. Mais parfois, il faut qu'on aide à ce que ça le devienne.

À la fin de la journée, les salles sentaient le propre, l'air était plus léger. La directrice les remercia, les larmes aux yeux.

— Vous avez fait plus que nettoyer. Vous avez donné une chance aux enfants de revenir sans danger.

Khaled s'adressa aux jeunes, alors qu'ils chargeaient le matériel.

— Ce que vous avez vu, c'est dur. Mais c'est pour ça qu'on existe. Pour ne pas détourner les yeux.

— On pourrait revenir, proposer quelque chose, souffla Fatouma. De la peinture, je ne sais pas...

— On en reparlera, promit Khaled.

Chapitre 9 : Le collège et le fauteuil

Au local de Nafassi, ce matin-là, Khaled attendait les jeunes avec son sérieux habituel.

— Aujourd’hui, ce sera une mission un peu différente, annonça-t-il. Pas de nettoyage, pas de désinfection. Mais un vrai besoin d’aide.

Les jeunes, intrigués, s’approchèrent.

— Un élève du collège de Passamaïnty, Yanis, a besoin de soutien. Il est en fauteuil roulant, et depuis quelques semaines, il galère pour venir en classe. Les accès sont abîmés, les couloirs trop encombrés. Sa mère m’a contacté hier.

— Et nous, on fait quoi ? demanda Nadjim, un sourcil levé.

— On l’accompagne, on observe, et on agit. Ce sera toi, Nadjim, qui passera la journée avec lui. Hachim, tu nous aideras à rendre le collège plus accessible. Les autres, une autre mission vous attend près de Cabani.

— Ce n’est pas trop notre domaine, non ? murmura Nadjim.

— Aider, c’est toujours notre domaine, répondit Tima avec calme.

Ils prirent la route en minibus. Nadjim, d’ordinaire toujours en train de plaisanter, semblait soucieux.

— Je ne sais pas trop comment lui parler, avoua-t-il à Hachim.

— Tu verras bien. Ecoute-le et ça devrait aller.

Le collège de Passamaïnty était vivant, bruyant, débordant d’élèves en uniforme qui couraient dans tous les sens. Au portail, Yanis les attendait déjà, assis dans son fauteuil, un sac sur les genoux. Il sourit en les voyant.

— Salut ! Vous êtes de Nafassi ?

— Oui, moi c’est Nadjim. Je reste avec toi aujourd’hui.

— Ok, cool. T’inquiète, j’ai l’habitude.

Ils passèrent le portail, mais tout de suite, Nadjim remarqua les premières difficultés. Le sol, irrégulier, faisait vibrer les roues du fauteuil. Les bordures des trottoirs obligeaient Yanis à faire des détours, et certains élèves, trop pressés, ne faisaient pas attention à lui.

— Ça ne te fatigue pas trop ?

— Si, mais je n’ai pas le choix. Faut bien aller en cours.

Pendant ce temps, Hachim et Tima faisaient le tour des installations. Les rampes, rouillées, penchaient dangereusement. Des cartons encombraient les couloirs. Dans la cour, un abri avait été monté sans penser à laisser de passage.

— On ne peut pas tout refaire, dit Hachim. Mais si on dégage ça, et qu'on cale la rampe...

— On commence par-là, confirma Tima.

Dans les salles de classe, Nadjim suivait Yanis. Il l'aidait à ouvrir les portes, à se frayer un chemin, mais surtout, il observait.

— Ça ne te dérange pas que je sois là ? demanda-t-il, à la pause.

— Non, au contraire. D'habitude, personne ne fait attention. On croit que je me débrouille, mais ce n'est pas simple.

— Je n'avais jamais vu ça comme ça... Je pensais que les fauteuils, c'était fait pour rouler partout.

— Partout, sauf ici, rigola Yanis.

L'après-midi, avec l'aide de quelques élèves et du personnel, Hachim réussit à dégager les accès principaux. Ils réparèrent sommairement la rampe, fixèrent une planche pour combler une marche, nettochèrent les passages.

— Ce n'est pas parfait, dit Hachim à Tima. Mais ça ira mieux.

— Ce qui compte, c'est que quelqu'un y ait pensé, répondit-elle.

À la fin de la journée, Nadjim raccompagna Yanis jusqu'à la sortie.

— Merci, mec. T'as été cool.

— C'est moi qui te remercie. J'ai appris un truc, aujourd'hui. Ce qu'on ne voit pas, c'est parfois plus grand que ce qu'on voit.

Ils se serrèrent la main.

De retour au local, Nadjim raconta sa journée aux autres.

— Je n'ai rien nettoyé, je n'ai pas soulevé de sacs. Mais j'ai croisé un truc les plus importants qu'on ait fait.

Hachim, assis à côté, ajouta :

— Et quand on veut, on trouve toujours une solution.

Chapitre 10 : La nuit de l'accouchement

Le ciel virait à l'orange sombre lorsque Rokia et Hachim quittèrent le village de Tsoundzou ce soir-là, leurs sacs pleins de gants usés et de chiffons trempés. La mission de la journée avait été simple : aider à remettre en état une petite salle commune, souvent utilisée pour les réunions et les fêtes locales. Rokia et Hachim avaient travaillé sans relâche, le rire encore léger des enfants résonnant autour d'eux. Il ne restait que quelques ajustements à faire, mais la fatigue se faisait sentir.

— On reviendra demain finir la peinture, dit Rokia, en s'essuyant le front.

— Ouais, et j'espère qu'il fera moins chaud, ajouta Hachim, posant son sac sur le sol poussiéreux.

Le village, à cette heure, s'assombrissait peu à peu. Les grillons commençaient leur chant, et les lanternes accrochées aux maisons clignotaient doucement. Ils s'apprêtaient à partir lorsqu'une femme, visiblement affolée, arriva en courant.

— Venez vite ! Venez ! C'est Nassira, elle... elle va accoucher !

Rokia se redressa aussitôt.

— Maintenant ? Mais elle n'est pas censée être à terme !

— Non... c'est trop tôt ! Mais elle a mal, très mal !

Un regard échangé avec Hachim suffit. Sans réfléchir, ils suivirent la femme à travers les ruelles du village, jusqu'à une petite maison en bois. À l'intérieur, Nassira, jeune, le visage crispé de douleur, était allongée sur un matelas posé au sol. Une vieille femme tentait de la calmer, mais ses gestes étaient hésitants.

— Les secours sont en route ? demanda Rokia, s'agenouillant près de Nassira.

— Quelqu'un est parti chercher une voiture... mais ça mettra du temps, murmura la vieille dame.

Hachim restait figé près de la porte.

— Rokia... on fait quoi ?

— On fait ce qu'on peut. Tu as ton téléphone ? Appelle Khaled. Dis-lui où on est.

Pendant qu'Hachim appelait, Rokia prit la main de Nassira, la regardant droit dans les yeux.

— Respire doucement, Nassira, respire avec moi.

— Ça fait trop mal... j'ai peur...

— Je suis là. Je ne te lâche pas. On va t'aider.

La voix de Khaled résonna bientôt au téléphone.

— T’es où ? C’est grave ?

— Oui, c’est un accouchement. La femme est jeune, et elle a très mal. Elle ne va pas tarder à accoucher.

— Restez calme. Aidez-la à respirer. Pas besoin de gestes compliqués. Juste du calme. Je vous rejoins.

Les minutes semblaient des heures. Rokia gardait la main de Nassira, lui murmurant des paroles douces, tandis qu’Hachim, sous les ordres de la vieille femme, faisait chauffer de l’eau, apportait des linges propres.

— Je vais pousser ! cria Nassira.

— Ok, c’est bien, tu fais ce que ton corps te dit, souffla Rokia, le cœur battant à tout rompre. Hachim, blême, revint avec les linges.

— Tiens... Je ne sais pas si ça suffira.

— Ça suffira. Merci, Hachim.

Et puis, soudain, un cri. Bref, aigu. Le bébé venait de naître, glissant dans les mains tremblantes de la vieille femme. Rokia, stupéfaite, sentit ses yeux se remplir de larmes. Nassira, haletante, pleurait, mais souriait aussi.

— C’est une fille, murmura la vieille.

Hachim, figé, observait la scène, comme s’il rêvait.

— On... on l’a fait ?

— Oui, répondit Rokia, la voix cassée. On l’a fait.

Ils enveloppèrent le nourrisson dans un linge propre et sec et le posèrent délicatement sur sa mère. Un peu plus tard, Khaled arriva, courant presque.

— Tout va bien ?

— Oui... Elle va bien. Le bébé aussi.

Il regarda Rokia, puis Hachim, longuement.

— Vous avez été incroyables. Vous avez fait ce que peu auraient osé faire.

Hachim s’assit lourdement sur le seuil.

— Je n’ai jamais eu aussi peur.

Ils restèrent un moment, veillant sur Nassira et son enfant. La nuit, maintenant bien installée, semblait plus vaste, plus profonde. Et dans le silence, Rokia sentit une fierté nouvelle la

traverser. Non pas celle d'avoir réussi seule, mais celle d'avoir osé rester, de n'avoir pas reculé.

Chapitre 11 : L'espace bien-être

Depuis plusieurs semaines, les jeunes de Nafassi rêvaient d'aller plus loin. Après toutes les missions, les interventions d'urgence, les nettoyages de quartier, ils sentaient qu'il leur manquait quelque chose. Un lieu pour ceux qui n'avaient rien, même pas un toit où se reposer.

C'est lors d'une réunion en fin de journée, alors que la chaleur tombait doucement et que la lumière dorée baignait la pièce, que l'idée naquit.

— Et si on créait un truc ? proposa Fatouma. Un endroit où les gens pourraient venir, se poser, se laver...

— Un espace bien-être, ajouta Rokia, les yeux brillants. Mobile, qu'on pourrait installer dans les quartiers.

Khaled les regarda, surpris, puis fier.

— Belle initiative ! Il faudrait qu'on ait des idées plus précises.

Chacun se mit à parler en même temps :

— On a les bâches, dit Hachim, on peut monter une tente.

- D'un côté, on met les bassines, les savons, de l'autre, on peut juste être là. Écouter, parler, renchérit Nadjim.

— Et vous gérez ça ? demanda Tima.

— Oui, répondit Rokia, sans hésiter. On pourrait faire ça une journée par mois ? Je pourrais prendre en charge l'équipe pour l'écoute, les soins de base.

— Et moi, la logistique, ajouta Hachim. Je m'occupe de l'installation.

Les jours suivants furent intenses. Ils récupérèrent du matériel : des serviettes, des savons, des bassines, des couvertures, un vieux fauteuil pour s'asseoir confortablement. Le local de Nafassi se transforma en véritable chantier. Chacun apportait quelque chose : un panneau, un rouleau de tissu, des idées.

— On va commencer par Combani, proposa Nadjim. Il y a beaucoup de gens dans la rue là-bas.

— Ok, mais on prépare tout ici, et on part ensemble, rappela Rokia.

Le jour du départ, l'équipe était prête, excitée à l'idée de voir ce qu'allait donner le projet. Le minibus chargé à bloc, ils arrivèrent tôt le matin et s'installèrent sur une place tranquille, à l'ombre de grands arbres.

Hachim guida son groupe, dirigeant les installations.

— Plus à droite, Nadjim. Là, ça ne tient pas. Fatouma, tu peux m’aider à fixer la bâche ?

Pendant ce temps, Rokia et les siens installaient des tapis, des chaises, un petit coin avec des flacons de lotion, quelques compresses, de l’eau propre.

— Faut que ça soit accueillant, pas juste propre, dit-elle. Les gens doivent sentir qu’ils comptent.

Peu à peu, les passants s’arrêtèrent. D’abord méfiants, puis curieux. Un vieil homme s’approcha, touchant du doigt la bassine.

— C’est pour nous, ça ?

— Oui, répondit Hachim. Vous voulez vous rafraîchir ? On a de l’eau.

— Gratuit ?

— Bien sûr.

L’espace se remplit doucement. Certains venaient juste s’asseoir, d’autres demandaient un peu de savon, un coin pour se laver les mains. Une femme, timide, demanda à Rokia si elle pouvait juste parler, quelques minutes.

— Je n’en peux plus d’être dehors, souffla-t-elle. Mais ici... c’est calme.

Rokia lui prit la main.

— Restez autant que vous voulez. On est là pour vous.

Les heures passèrent, rythmées par les sourires, les gestes simples. Hachim veillait à ce que tout tienne, apportait des bassines pleines, nettoyait après chaque passage. Il s’arrêtait parfois, regardant l’espace qu’ils avaient créé.

— C’est fou... on a vraiment monté ça, dit-il à Nadjim.

— Et regarde, ça marche. Les gens viennent, ils se sentent mieux.

En fin de journée, Khaled arriva, observant la scène à distance. Les jeunes, autonomes, organisaient les derniers tours. Rokia discutait avec un groupe de femmes, Hachim rangeait avec soin les affaires.

— Vous avez fait fort, lança-t-il en les rejoignant.

— C’est qu’un début, répondit Rokia. On veut le refaire ailleurs.

— Et vous le ferez. Vous avez montré que vous pouviez porter des projets, seuls.

Tima hocha la tête, impressionnée.

— C’était bien pensé. Et vous avez respecté tout le monde. C’est ça, Nafassi.

Alors que le soleil disparaissait derrière les collines, l'espace bien-être se repliait doucement.

— La prochaine fois, on ajoutera un coin pour les enfants, souffla Fatouma.

— Et on fera plus grand, lança Hachim, un sourire fier sur le visage.

Chapitre 12 : Violences et résistance

C'était la fin de l'année. Une chaleur sèche s'installait sur Mamoudzou, différente des mois humides qu'ils avaient traversés ensemble. Au local de Nafassi, l'ambiance était particulière. Entre les rires et les souvenirs, une certaine gravité se mêlait à l'excitation. Certains jeunes allaient bientôt quitter l'association, prêts à suivre leur chemin.

— On a fait du bon boulot, cette année, dit Hachim, assis sur les marches.

— Oui, mais ce n'est pas fini, répondit Rokia. On a encore cette mission.

Khaled entra, tenant entre ses mains un dossier un peu froissé.

— Vous le savez, cette dernière intervention est différente. Ce n'est pas une rue qu'on va nettoyer, ni un point d'eau. C'est un combat plus silencieux, mais plus dur.

Les jeunes se rassemblèrent autour de lui.

— Les violences faites aux femmes, c'est partout. Et ici aussi. On va organiser une journée de sensibilisation, avec des témoignages, des discussions, un espace d'écoute.

— Et si personne ne vient ? demanda Fatouma.

— Ça n'arrivera pas, répondit Tima.

Ils passèrent la semaine à préparer l'événement. Affiches, flyers, prises de contact. Ils parlèrent aux femmes du quartier, aux mères, aux sœurs, à celles qui voulaient bien écouter. Certaines hochaient la tête, d'autres détournaient le regard.

— Ce n'est pas facile d'en parler, dit Rokia à Hachim, alors qu'ils collaient des affiches.

— Je ne savais même pas que ça arrivait si souvent.

— C'est ça, le problème. On ne voit pas. Mais c'est là.

Le jour venu, la place où ils installèrent leurs tentes était baignée de soleil. L'espace bien-être avait été transformé. D'un côté, des chaises en cercle, un petit micro, de l'autre, une table discrète où chacun pouvait venir, poser des mots, recevoir de l'aide.

Les premières heures furent calmes. Quelques femmes passèrent, jetant un œil, repartant. Puis, peu à peu, les choses changèrent.

Une femme s'assit, hésitante, devant le cercle.

— Je... je veux juste dire que c'est possible. Qu'on peut partir, qu'on peut se relever.

Le silence s'installa, lourd mais respectueux. Les regards se posèrent sur elle, bienveillants.

— Merci, dit Rokia. Merci d'avoir parlé.

D'autres suivirent. Des mots brisés, des larmes retenues, des gestes de soutien.

Hachim, près de la table d'écoute, tenait les formulaires d'aide, sans trop savoir quoi dire. Une femme s'approcha.

— Vous êtes là pour nous ?

— Oui, murmura-t-il. Pour vous écouter.

À la fin de la journée, le soleil déclinait, mais personne ne voulait vraiment partir. Les jeunes s'étaient relayés, écoutant, notant, offrant ce qu'ils pouvaient. Khaled se tenait à l'écart, observant.

— Vous avez grandi, dit-il en s'adressant à tous.

— C'est grâce à vous, répondit Nadjim.

— Non. C'est grâce à vous-mêmes. Ce que vous avez construit, cette année, c'est fort. Et ce n'est que le début.

Le soir, autour d'un repas partagé, les rires revinrent. Mais dans les regards, une émotion nouvelle.

— Je vais partir, annonça Fatouma. J'ai trouvé un boulot, à Dembeni. Mais je reviendrai.

— Moi aussi, murmura Nadjim. C'est le moment.

Rokia regarda Hachim.

— Et toi ?

— Je ne sais pas encore. Mais je me sens prêt pour la suite.

Rokia sourit.

— On continuera, quoi qu'il arrive.

Khaled leva son verre d'eau.

— À Nafassi. À vous.

Tous levèrent leur verre.

— À nous.

Ce soir-là, sous le ciel étoilé, l'association Nafassi prenait une nouvelle dimension. Les jeunes, fiers, regardaient l'avenir avec confiance. Ils avaient compris que l'engagement n'avait pas de fin, seulement des formes différentes. Et que là où il y avait un besoin, il y aurait toujours quelqu'un pour y répondre.